

La main de C (projet inachevé)

Cela peut sembler étrange que j'aies un dé dans ma poche, coincé entre les pièces de mon pays et d'autres. Il est là pour que je me rappelle, pour que je n'oublie pas ce qui s'est passé, il y a encore peu de temps, mais qui, un jour, semblera une éternité. Ce dé, c'est plus qu'un souvenir : c'est une sensation chaude comme une pluie en été, comme un morceau de pomme qui laisse glisser son jus dans la gorge. Ce dé, c'est pour que je me souviene, que je me souviene que le hasard est présent tout autour de nous : que chacune des choses que l'on voit, cet arbre au feuillage rouge, ce nuage aux contours auréolés de bleu, tout ce qui se trouve autour de nous est ici car le hasard a fait qu'ils peuvent se trouver là. Ce dé, je le serre dans ma main, je pense à un chiffre, je le jette, et, parfois, je tombe juste. Ce dé, je le garde avec moi, pour que je me souviene qu'entre nous, le hasard n'y est pour rien.

Il n'est pas question de destin ici. Je ne crois pas au destin. Je ne crois pas que ce que je fais était déjà écrit, que ce que je suis en train d'écrire fait partie d'un schéma programmé à l'avance, comme mon ordinateur qui me permet d'écrire. Je ne crois pas que le lendemain soit immuable, et que ce qui arrivera arrive. Non, cela, je n'y crois pas. Je pense que, si toi et moi, nous nous sommes rencontrés, c'est parce que nous le devons, comme nous devons nous séparer. Rien n'est fait pour durer, particulièrement dans notre cas. Nous avons juste marché, l'un vers l'autre, nous nous sommes vus, parlés, sans arrêter de marcher. Maintenant, je suis derrière toi, et tu es derrière moi. Comme la Terre est ronde, peut-être qu'un jour, si nous ne dévions pas de notre route, alors nous nous croiserons à nouveau. Ou peut-être pas...

Au commencement de cette histoire, j'étais un simple touriste qui regardais ton pays pour la première fois. Je ne devrais pas dire ton pays, car j'ai connu ce lieu avant toi. Mais c'est ton pays, pas le mien. Je regardais le vent qui agitait les arbres, la mer qui agitait le sable, et le soleil qui traversait le ciel. Tout était si beau. Tout me semblait différent, alors que rien ne me surprenait vraiment. C'était l'ambiance je crois, ce calme étrange qui ne faisait aucun bruit. Il était beau, ce silence. Encore maintenant, c'est l'une des choses qui me manque le plus je pense. Un silence comme on n'en fait pas ici. Il y a autant d'arbres, d'herbes et de routes ici que chez toi, peut-être même plus chez toi qu'ici, mais comme deux boîtes différentes, la plus grosse paraît toujours plus vide. Ton pays n'est pas vide, il est juste comme la grosse boîte, il y a de l'espace pour mes jambes, pour mes bras, alors que dans la plus petite, c'est comme un cercueil, c'est bien quand tu veux rester immobile, mais si tu veux bouger, tu as toujours des planches de bois qui te rappellent où tu te

trouves.

Je marchais, sans vraiment regarder où j'allais; je n'avais pas vraiment d'endroit où me rendre, j'y étais déjà. Je marchais et je m'abreuvais de ce que je ressentais entre les ombres et la lumière. Puis, le son des vagues contre la plage de pierres polies m'appela. J'ai toujours aimé la mer. Je la regardais beaucoup, surtout quand le soleil, sur le point de s'endormir, plongeait dans les flots, et que le ciel et la terre, peu à peu, devenaient un seul et même lieu. La mer a toujours été pour moi la marque d'un jour qui se ferme, un crépuscule qui me rapportait vers moi-même. Avec le soleil, c'était mes rêves qui commençaient à prendre forme, et les étoiles qui s'annonçaient étaient une sorte d'écho, comme dans une maison abandonnée où les seules choses qui restent sont les souvenirs, le passé, et rien d'autre. La mer, c'était pour me rappeler de ce qui avait vécu. Mais ce matin-là, les vagues m'apportaient l'espoir : l'espoir dans ce qui n'avait pas encore eu lieu, dans ce que je ne connaissais pas encore.

Plus je marchais, plus le bruit devenait fort. La rumeur se changeait en murmure, puis en appel, avant de devenir un cri, celui d'un troupeau impalpable qui venait pour repartir, tous les jours, depuis des milliers d'années. J'ai encore l'impression que ce bruit n'était pas vraiment habituel, et qu'il était si fort pour que je puisse l'entendre et venir sur cette pierre précise, pour que mon chemin ne s'arrête pas. J'étais fasciné par tant de fureur, par toute cette eau qui venait se fracasser contre ces pierres immobiles. J'étais transporté au milieu d'une guerre entre deux éléments, entre la force tranquille de la roche que les flots et leur force perpétuelle venaient déranger. Chaque nouvel assaut était un peu plus violent; chaque attaque prenait un peu plus de terrain, jusqu'à ce que les premières lignes passent sous mes pieds, et que mon siège s'enfonce dans l'onde.

Le soleil choisit ce moment pour se montrer. Tandis que je regardais la houle gagner la terre, le ciel était lentement passé du noir au violet, puis au rouge incandescent, avant de libérer l'étoile qui réchauffe le monde. L'aurore qui s'était annoncée depuis des heures m'avait surpris comme un fauve en chasse. Je n'avais rien vu venir, absorbé par toute la force de la mer. Quand il apparut, je fus perdu. Je ne savais plus où je me trouvais, ni même qui j'étais. J'étais devenu une pierre, semblable à toutes les autres, et les premiers rayons me réchauffaient comme si j'étais l'une d'elle. Je fermai les yeux pour laisser la douceur réveiller mon corps. Je me laissai lentement tomber sur le tapis de roches, mes mains cherchèrent un support pour ralentir ma chute, quand sous mes doigts je sentis une forme étrange, quelque chose qui n'aurait jamais dû exister dans ce lieu. Je me retournai, et apportai à mes yeux l'objet coupable de mon dérangement. La pierre était en tout

point identique à celles qui l'entouraient, mais sur elle se trouvait une marque bleue, celle d'une main.

Quelqu'un avait, un jour, voulu laisser une partie de lui dans ce lieu hors du monde. Il avait décidé de poser son empreinte sur le minéral que je tenais dans ma paume avec de la peinture. Ma première idée était de savoir pourquoi cette personne avait pris la décision de faire cela : pourquoi avoir laissé la forme de sa main plutôt que son nom ou sa signature ? Ma logique ne pouvait trouver la solution à cette énigme. Mais, comme chuchotée à mon oreille, me vint cette révélation, que la personne qui avait tracé ces lignes avait peut-être fait cela dans un but précis. Pourquoi ? Pourquoi laisser la forme de sa main, avec de la peinture, dans un endroit si loin du passage des autres ? Ce n'était pas une marque de passage quelconque, non plus fait pour durer. L'humidité de mes doigts avaient légèrement effacé la base de la paume, une vague aurait retiré à jamais cette marque, sans que personne n'ait remarqué son existence. Cet étrange intention commençait à s'insinuer en moi, à faire vibrer des cordes qui existaient mais qui étaient demeurées silencieuses depuis toujours. Je réfléchissais, réfléchissais encore au pourquoi de cette présence, aux raisons et aux conséquences qui étaient liées à cette simple main sur un galet.

Je m'assis avec cette étrange chose dont je ne pouvais me détacher. Je tournai et retournai l'objet, cherchant une marque, un petit plus qui me mettrait sur la voie. Mais il n'y avait rien. J'avais déjà fait plusieurs fois le tour de la pierre avec mon regard. Je ne trouvais aucune raison logique à cette présence. Un jeu ? mais il n'y avait qu'une pierre comme celle-là dans la multitude qui m'entourait. Un souvenir ? Il n'aurait pas été oublié ici, perdu au milieu de ce désert, il aurait été rapporté vers les habitations, placé devant une des maisons... pas ici.

Je regardai avec attention ce dessin depuis ce qui me semblait être des heures. J'observai le détail de ces phalanges, la marque légère qu'avait laissé son auriculaire sur le côté de la pierre, et le schéma des lignes qui parcouraient sa paume. Une ligne transversale séparait sa peau en son milieu comme une frontière, ou plutôt comme une rivière, un immense fleuve alimenté par les affluents qui venaient grossir les rangs de leurs messages. Je m'amusai à inventer son passé, son présent et son futur, comme le font les voyantes dans les foires. Sous couvert d'une aide apportée, les personnes crédules parfois plongeaient plus qu'ils ne le pensaient. Qu'on leur prédise la fortune et l'amour et les barrières de l'incertitude s'effondrent. Une véritable voyante devrait s'appeler une voyeuse je crois. Il n'est pas correct de lire les actions prochaines d'un seul coup d'œil sur une main tendue, même si on vous le demande. Dans mon cas, assis sur une roche entourée d'eau,

J'étais un voyant : Je disséquais l'existence de cette palme aussi sûrement qu'un général prévoit les mouvements de son ennemi. Sa ligne d'amour était longue, débutait sur le flan de la main pour se terminer de l'autre côté, comme si toute sa vie allait être dirigée par ce sentiment; sa ligne de santé était tortueuse, elle ressemblait à un serpent : les écailles multicolores étaient autant d'entrelacements, de séparations qui se réunissaient, cela en devenait presque écœurant à voir. Et la ligne de vie, qui descendaient jusqu'au poignet, avec cette petite séparation, une sorte de chemin de traverse pour mieux repartir, mais vers un nombre innombrable de possibles, que venait embellir une cicatrice magnifique... juste dans ce paquet de chair, en dessous du pouce, là où, plus jeune, je m'étais entaillé avec un morceau de verre. Un souvenir douloureux qu'il me plaît de faire revivre parfois, pour me rappeler ces jeunes années durant lesquelles je pouvais à loisir jouer avec ceux qui partageaient mes jours...

Un jeu... C'était un jeu; un jeu, comme une course poursuite entre un voleur et le policier, dans lequel le policier doit trouver des indices pour remonter la piste de celui qu'il recherche. Cela était si stupide de penser cela, que quelqu'un s'était amusé à faire cela, sans même savoir si sa piste serait découverte. C'était stupide et pourtant... Je voulais trouver une autre possibilité, aller plus loin que ce dessin gribouillé à la hâte, mais mon esprit était tout entier tourné vers ce constat : pourquoi quelqu'un aurait-il fait cela ? Cette question restait en suspend. Mes pensées étaient figées, tout comme mes yeux. Je réfléchissais et mon regard se posait naturellement sur chacun des mouvements de la faune environnante : avec la marée montante les premiers oiseaux s'étaient éveillés, débusqués de leur abri d'une nuit par les rayons du soleil. Leurs cris vagabondaient sur les roches, sur les lames liquides qui s'avançaient toujours un peu plus loin vers la berge et les dunes herbeuses. J'étais entouré par l'eau et le sel, prisonnier de ma roche, de mon île, de mon monde, et les oiseaux semblaient me narguer, toujours à me regarder de haut, à se moquer de mes ailes sans plumes qui ne pouvaient me porter au-dessus des vagues. Mais je ne les écoutais pas : mes pensées avaient lentement commencé à prendre un chemin que je ne connaissais pas, que je n'avais même jamais vu. Je ne bougeais pas, mais je n'étais déjà plus là.

Depuis mon plus jeune âge, les personnes autour de moi m'avaient décrit cet état étrange dans lequel je paraissais plonger. C'était comme... non, c'était un silence profond, une sorte d'attente hors du temps durant laquelle je ne semblais pas moi-même. J'étais une sorte de statue, immobile sur le pont d'une arche visible pour moi seul. Le regard perdu dans le lointain, je devenais un somnambule éveillé. Les sons ne m'atteignaient plus, une parole serait morte dans la gorge de mon interlocuteur. J'étais inaccessible durant ces moments, entièrement tourné vers ma

réflexion, ou plutôt... vers moi-même.

Je fouillais dans ma mémoire : j'essayais de remonter jusqu'à mon enfance pour trouver une raison à ce dessin, plus valable que la prémonition d'un amusement. Il aurait fallu avoir autant de courage que d'infantilisme pour concevoir ce jeu (Ces deux mots allaient pourtant de paire dans mon esprit. Faire quelque chose juste en sachant que le résultat demeurera inconnu pour soi, et que n'importe qui pourrait profiter du travail fait pour son propre profit, était digne d'un enfant comme d'un saint.) Pourquoi...? Cette question obsédante devenait un refrain, mais un refrain dans une chanson sans sens, presque sans parole. L'auteur avait décidé de la donner comme on tend un billet, sans explication. Non, je ne pouvais croire que ce n'était juste un billet, quelque chose sans saveur, sans odeur, sans désir derrière. Non, cette pierre était une toile, blanche comme le lin, sur laquelle le créateur et l'observateur avaient autant de droit l'un que l'autre pour écrire, dessiner, raturer... une sorte de fenêtre qui attendait qu'on l'ouvre pour laisser découvrir ce qui vivait au-delà.

J'avais devant moi ce que j'avais toujours voulu, et je serrais la roche de toutes mes forces, comme si j'avais peur qu'elle s'envole, ou qu'elle tombe, et que je perde cette amarre sur cette chose nouvelle, un monde étranger qui, je pensais, m'avait appelé, pour que je vienne jusqu'à lui, que je le regarde, je le traverse, le comprenne, qu'il fasse partie de moi.

Dans ma main mes doigts devenaient blancs à force de serrer la pierre.

L'histoire de la fille à l'arc-en-ciel

L'histoire de la fille à l'arc-en-ciel est un conte qui n'existe pas. Elle avait avec elle un sac dans lequel des milliers de couleurs, bien rangées, attendaient de sortir, pour colorer des cascades et les nuages, pour dessiner les contours de la lumière et de l'ombre, pour s'étendre à l'infini, se mêler et s'entretenir, se regarder sans parler et attendre, attendre que l'étoile, haut dans le ciel, cesse de briller pour retourner dans le sac de la fille, jusqu'à un nouveau ciel, qu'il faudrait peindre.

L'histoire de la fille à l'arc-en-ciel, c'est comme regarder où la mer et le ciel se confondent, que les cieux soient bleus, ou gris, lorsque les vagues s'en retournent vers le large, pour la dernière fois, loin derrière la lune qui semblait toute proche, avec ses yeux si grands et ses mots si doux.

L'histoire de la fille à l'arc-en-ciel est un conte que l'on écrit pas un jour de soleil ou de pluie : c'est un conte qui se crée de lui-même, durant un temps où le soleil passe au travers d'un voile de pluie pour montrer ce que l'on voyait avec un regard nouveau, frais, qui ne souffre d'aucune peur, qui découvre, qui voit, comme

un prisonnier dans les geôles des ans qui entend une musique apaisante qui parle des oiseaux et des vents, et qui s'écoule, sans sembler avoir de fin.

L'histoire de la fille à l'arc-en-ciel, c'est un conte que l'on entend seul, au fond de la chair, et qui sonne, qui résonne, pour emplir le vide que toute chose apporte, pour sourire quand le chant de la vie devient incertain et semble éteint.

L'histoire de la fille à l'arc-en-ciel, elle commence comme un chant d'enfant : elle se cherche, elle s'écoute, elle se forge, petit à petit : tout d'abord les contours, passés, repassés, gommés, appuyés, pour graver les premières marques dans lesquelles vont venir s'entretenir d'autres marques, des notes plus justes, ou plus fausses, parfois hautes, parfois basses. Elle veut avoir une mélodie qui ne va qu'à elle, qui ne fait que monter, jusqu'à jamais. Elle veut être belle, avoir de belles couleurs. Mais les couleurs ne se trouvent pas, elles se fabriquent, avec de la terre et de l'eau, un souffle et un feu, un feu qui brûle, qui ne fait que brûler, jusqu'à jamais. Quand on commence à faire ses couleurs, elles ne ressemblent à aucune autre couleur : il y a toujours un peu plus, un peu moins d'un ingrédient, un soupçon infime qui fait plaisir, puis qui fait douter. Alors, pour faire croire que l'on sait ce que c'est que le vert, on cache son vert et on montre du doigt un vert.

L'histoire de la fille à l'arc-en-ciel, c'est comme essayer d'écrire son premier cri : c'est quelque chose qui existe, et qui fait que les choses sont ainsi. C'est quelque chose que l'on sent car il est encore là, silencieux, bien caché. C'est quelque chose que l'on ne peut sortir, ni montrer, juste dire qu'il est là. On peut vider son sac, déposer toutes les couleurs que l'on a essayé de créer, celles qui devaient rester cachées et celles que l'on exhibe chaque jour, que elle, discrète, sera encore dans le fond.

L'histoire de la fille à l'arc-en-ciel, c'est l'histoire d'une fille qui avait un sac. Et dans ce sac, elle avait rangé des couleurs qui attendaient de sortir pour colorer les cascades et des nuages, pour dessiner les contours de l'ombre dans la lumière, pour s'étendre à l'infini, se mélanger pour faire d'autres couleurs qui partiraient vers d'autres étoiles, pour peindre d'autres cieux. La fille porte cet immense cadeau, dans son sac, et elle marche. Là où elle va, personne ne la reconnaît, car la fille à l'arc-en-ciel a, autour d'elle, toutes ces couleurs que personne ne connaît. Elle est une brume, un voile au travers duquel même le soleil a du mal à percer. Mais elle voit le monde tout autour d'elle, et pour elle, le monde n'est pas une brume : juste quelque chose de différent, quelque chose que tout le monde voit.

Quand elle voit un arc-en-ciel, la fille marche jusqu'à lui, jusqu'à ce qu'elle le perde de vue. On lui a dit que les arcs en ciel, ce ne sont que des illusions, mais elle marche toujours vers eux quand ils apparaissent, quand le ciel et les nuages ne font qu'un, que le feu transperce l'eau, pour que les couleurs apparaissent dans le ciel sur la terre.

C'est comme ça que commence l'histoire de la fille à l'arc-en-ciel.

Poème

Sur le monde éteint un enfant, perdu dans la marée du monde,
Ferme les yeux sur le mouvement de la lune aquatique.
Les étoiles sereines ne lui apportent plus la paix.
Le vent s'écoule sur la grive gelée.

Il lui manque un souffle, qui s'est enfui à l'aube mourante.
Le rayon qui le faisait chanter a trouvé une nouvelle aurore
Dans la vague colorée à l'écarlate,
Qui reflétait l'image du ciel azur.

Ses doigts enserrent un fragment de coquille,
Blanc comme une perle, veinée comme une main,
Rejeté par un flot de velours qui aussitôt s'était détourné
Pour retrouver un corps qui appartenait à la Terre.

L'écume gardait sa blancheur, miroir profond,
Sans se soucier de la pluie au goût de sel.
Les étoiles s'éteignaient, le futur était arrivé.

Étranger à soi-même

À force d'écrire, comme toutes choses, on est seul ; on ne vit rien, tout devient étranger.
La stupeur se métamorphose en immobilité. Le soleil devient un artifice que l'absence
convoque et révoque pour signifier les heures perdues.

L'absence n'existe pas. L'absence est une présence qui pèse. L'absence, c'est une
compagne qui ne tolère aucune amie, aucun rire, pas un frère. L'absence se suffit à elle-
même, elle se regarde dans un miroir et se contemple. L'absence est la plus félonne des
femmes. Elle est belle, et sa beauté laisse voir la liberté que nos passés ont dévoilé. Elle
promet les richesses de l'avenir, la force du choix. Mais de choix elle n'en laisse aucun. Elle
les fait miroiter, comme un appât qu'une ficelle apporte par la cheminée, et nous, trompés par
la chaleur de l'âtre nous croyons voir un soleil là où ne demeure que le vide.

Dédicace

Lorsque la porte s'ouvrit, l'homme qui avait sonné tenait ses mains dans son dos, un sourire d'enfant lui traversait le visage, les dents éclatantes de malice, et autre chose, de plus profond, comme ces secrets qui ont rempli leur devoir, ne laissant qu'un vague reflet, d'une parole ou d'un regard qui en disait beaucoup, sur beaucoup de choses. Tout ceci mélangé donnait une impression étrange à la propriétaire des lieux, un peu abasourdie de cette venue impromptue, avec le petit plus de la surprise qui ravit autant qu'elle surprend.

Elle rit en voyant l'allure de son visiteur : un costume bizarrement sérieux, encore plus sur lui, sa coupe de cheveux très effacée, et ce petit pansement sur le bas de la joue, marque d'un rasage maladroit. Arrivé dans le salon, elle n'avait pas encore eu le temps de le serrer dans ses bras, il était particulièrement distant, sans l'être vraiment ; juste qu'il faisait toujours face, avec ce même regard pétillant.

Elle voulu tout d'abord commencer de parler, habitué à ce qu'il l'écoute en premier, toujours à chercher à savoir avant de dire, ça en devenait parfois pénible, mais elle voulut, cette fois-ci, rappeler un peu le passé. C'était un rituel, une manière de dire que rien n'a jamais changé vraiment, malgré...

“ Alors, comment ça va ? ” dit-elle, un peu provocatrice.

- Non, toi d'abord, comment tu vas toi ? répondit-il, le regard pointé sur elle.
- Ah non, pas cette fois, toi d'abord ! (elle s'était redressée en disant cela).
T'as pas le choix mon gars. Non ! lança-t-elle en levant la main, même pas en rêve.

Il semblait se résigner, déjà. Il ne pouvait pas gagner cette fois là. Elle était partie pour ne jamais lâcher. Il soupira, s'avança sur son siège et libéra, lentement, une enveloppe brune assez épaisse. Il joua un peu avec, laissant glisser ses doigts le long du papier pour oublier ce qu'il allait faire, pour retrouver un peu d'assurance. Elle appuya son regard, pour qu'il le sente. Il ne la regardait pas, mais elle savait qu'il la voyait, dans ses souvenirs passés, avec cette grimace espiègle qu'elle faisait, en ce moment.

“ Bon alors, tu vas me montrer ? ” dit-elle.

La porte, renfermée, ressemblait à une fenêtre de prison quand le soleil du soir faisait, dans le fond du couloir, une sorte de demi-pénombre. Cela ne se produisait que quatre ou cinq fois dans l'année. La chaise, posée contre le mur, faisait face à l'ouverture de la porte et, lorsque cette lumière si étrange vous englobe pour la première fois, quelque chose d'étrange se produit, comme une prise de conscience,

quelque chose de plus grand qu'un éblouissement : un soleil qui naît. La vie ressort d'un seul coup, envahit tout l'être, s'immisce dans les mains et les yeux pour répandre un sentiment sublime et suffocant. Chaque respiration devient un souffle divin qui pourrait donner vie à un monde. C'était un instant unique, impossible à décrire, encore plus dur à vivre, qui submergeait quiconque le voyait. Et après, juste après, quand l'impression d'avoir pleuré cent larmes de bonheur et de regrets s'estompe et que vous regardez encore cette lumière qui vous inonde, alors tout a changé, sans que vous sachiez pourquoi.

Elle avait fermé la porte sans tristesse. Il l'avait dit : "peu de temps." Mais il était tout de même venu. Un peu étranges, toujours un peu étranges que ses venues. Jamais rien ne se dit vraiment, et pourtant on le sait. C'était un peu habituel chez lui, mais cela ne la dérangeait pas. Pourtant, cette fois-ci, c'était différent, cette fois, il avait été là, et il avait parlé.

Il avait tendu l'enveloppe, elle l'avait prise, la tournant et retournant dans tout les sens. Elle avait hésité, avait posé les questions si futiles et si intenses, comme à chaque fois, avant d'ouvrir la pochette, et d'en sortir le contenu. Elle devina dans l'instant, mais fit la crédule. Elle reposa d'autres questions, des moqueries amicales, des petites allusions grinçantes qui les faisaient sourire. Un, deux, trois, un morceau de papier sur lequel une écriture est présente.

Quand elle eut fini de lire et qu'elle leva la tête pour parler, il n'y avait rien d'autre qu'un siège vide en face d'elle. Le paquet posé sur la table était couverte de timbres, comme s'il réutilisait les enveloppes qu'il recevait. L'écriture, griffonnée à la hâte, était typique : il avait acheté l'enveloppe à la poste, il avait oublié la première chez lui. Le cachet datait de douze jours. Elle se leva, couru vers la porte, mais quand elle l'ouvrit, il n'y avait personne. Elle chercha quelques secondes, désorientée, puis se recula, et ferma la porte.

Elle retourna prendre dans ses mains ce cadeau. Elle observa l'écriture, délicate pour ne pas abîmer le papier. Il n'y avait pas une faute, pas une rature. Elle continua de marcher, un peu dans les nuages. À côté de la chaise, elle voulut s'asseoir pour voir ce que l'expéditeur lui avait souvent conté sans pouvoir vraiment y mettre des mots clairs. C'était sa place, c'était lui qui avait posé cette chaise là, et elle n'avait plus jamais bougé. Face à la porte qui montrait le ciel rougissant, elle reprit les mots, et les relut.

Peu à peu, la lumière profonde s'avança dans le couloir, gagnant sans cesse du terrain. Elle arriva jusqu'aux pieds de la femme, remonta le long de ses jambes, puis son ventre, son cœur, et, quand le dernier mot fut relut et que ses yeux se portèrent au loin, elle aussi découvrit cette étrange sensation, tellement

incompréhensible qu'elle semble illusion, mais qui laisse trop de marques pour cela. Ses mains tremblèrent sous le coup de tant de chaleur, tellement qu'elle laissa tomber le cadeau pour s'enserrer de ses bras, pour empêcher son corps d'éclater devant tant de choses qui n'existaient pas avant et qui ne laissaient aucune place pour autre chose. Tout semblait s'effacer, se diluer dans ce corps nouveau, lavé de tout ce qui pouvait partir, pour ne laisser que l'étrange sensation d'avoir oublié quelque chose qui semble devant soi.

Quand son mari rentra, il la trouva, à la même place, souriante.

“ Nous avons reçu un colis, regarde.” dit-elle en tendant l'objet avant de se blottir dans ses bras. “Il donne de ses nouvelles, c'est déjà pas mal.”

- Il a laissé un mot ? dit-il en montrant le papier.
- Oui, comme à son habitude. Le jour où on ré-entendra sa voix...
- Arrête, c'est pas grave, il est comme ça.

Il regarda l'écriture, commença à lire. Quand il eût fini, il alla dans le salon rejoindre sa femme, l'entourant de ses bras. Elle prit le cadeau, le regarda encore un fois, amusée, heureuse aussi, mais pas pour elle. Pour lui, oui.

“Ma chère amie, voici ce que j'ai toujours voulu faire, ce que j'avais en moi, je l'ai donné, pour que le plus de personnes puisse, peut-être, retrouver un peu d'un espoir qui n'a jamais cessé d'exister en chacun. Ce livre, c'est une sorte de victoire. Une victoire sur ma vie, sur la vie que certains avaient vue autrement que moi, sur ma vie qu'ils avaient vue et qui ne me convenait pas. Ce livre, c'est le meilleur de ce que j'ai. J'espère pouvoir aller plus loin mais, aujourd'hui, ce livre est le meilleur de moi. C'est le meilleur de moi et je veux le donner au monde. En face de moi, le monde que je vois, vous en êtes les acteurs. Et vous, acteurs de mon monde le meilleur, je vous l'offre, avec cette petite note. Car j'aime le monde autour de moi, j'aime voir le soleil grandir et l'eau tomber en grappes sur l'herbe. Je donnerai tout pour ce monde. À vous, je vous donne mon monde, avec ce petit plus, car vous êtes la lumière qui a engendré la lumière.”

Ce qui sera

L'espace d'un temps très court, le craquement sonna comme l'une des trompettes de la création. L'arbre cessa de bouger, immobilisa ses feuilles pour que rien ne vienne troubler l'instant. Le vent, aux aguets, s'était suspendu au-dessus du nid, avait formé une bulle pour que l'air pur accueille la vie qui allait apparaître. Tout autour, les animaux s'étaient peu à peu rassemblés. Les fourmis, travailleuses,

avaient créé pour l'événement une couronne de terre, transparente comme une vitre, étincelante comme mille soleils. Elle était à la fois bleue, verte, dorée et rougeoyante comme l'arc-en ciel. Elle était minuscule, mais avait reçu tant de soins et d'attention que la plus fine des perles n'aurait pu rivaliser avec elle. L'ambassadrice, dressée et sérieuse, s'approcha, laissant derrière elle son carrosse pour accomplir, seule, les derniers mètres qui la séparait de la coquille d'œuf, bientôt débris royaux de la naissance.

En chemin, le patriarche des oiseaux, la mésange d'argent, s'avança dans l'escorte naissante. Fièrre et chantante, sa voix claire apaisa les craintes du peuple de la terre. La trêve était acceptée. Toutes deux, sur le même rythme, marchèrent, remplies d'émois, sachant que ce jour était unique, que plus jamais aucun de ceux ici présent ne reverrait ce spectacle.

S'inclinant devant le simple amas de branchettes et de plumes, les deux émissaires levèrent le joyau pour que tous le voient. Ainsi, au plus haut de la cime de l'arbre, sans que rien ne le sépare des cieux, la couronne sembla se transformer. Elle parut plus grande, faite d'or pur dans lequel les pierres légendaires auraient été serties. Les rayons éclatants dessinaient une immense mélodie qui remplissait l'espace de célébration. Chacun, saisi par un sentiment que rien n'avait prédit, entra en communion avec le monde. Il n'y avait plus de peur, plus de crainte : cette étrange impression, de voir les plantes s'assécher, l'air devenir opaque, l'eau prendre la couleur de la boue, s'estompa, pour que la quiétude demeure.

Le vent approcha sa main de l'œuf pour apporter sa bénédiction à cette vie qui devenait. Saisi d'émois, il ne put s'empêcher de laisser un brin de lui s'échapper pour enrober la coquille, une dernière fois. C'est alors que l'une des plumes qui formait le lit s'envola pour se perdre au pied du chêne. La mésange, dans un réflexe, s'élança, et fit rempart de son corps en protection de celui qui allait être. Tous s'étaient arrêtés, abasourdis par ce sentiment si vrai, cette impulsion de faire de son existence le bouclier de ce qui allait être. Alors que le silence était encore profond, la mésange, se retirant avec douceur pour ne pas froisser l'enveloppe qui allait céder, s'arracha une plume de son aile, la plus longue, la plus brillante de toutes, douce et superbe, puis, se penchant une nouvelle fois, elle la plaça entre les brindilles, là où l'ancienne avait auparavant sa place.

Le bruit se fit. Dans l'air, un fragment du passé venait d'être expulsé. Puis, sans appel, le reste de la prison se brisa. Sur le sol du nid couvert de duvet et d'herbe, un brin d'espoir venait d'apparaître. Ses yeux étaient encore fermés de tant d'éclat autour de lui qui avait passé toute sa vie dans un enclos.

Tout seul, il se redressa, déploya ses petites ailes qui, bientôt, seraient ce qui

le porterait au loin. Il se mit sur ses pattes, s'avança jusque sur le rebord de sa demeure éphémère et regarda celles et ceux qui l'avaient veillé. Le monde était grand pour ses petits yeux. Les immenses feuilles de l'arbre étaient si grandes. Pourtant, elles n'étaient que des montagnes qui lui seraient bientôt si aisé de traverser pour voir, au-delà, les vastes plaines de sa mère. Il se voyait déjà embrasser les étendues vertes, les rivières chahutantes, les peuples de la terre qui le montreront du doigt, l'enviant, lui, l'oiseau.

À ses pieds, tout était si grand. Pourtant, son cœur lui disait déjà que tout allait devenir petit, qu'il allait grandir, apprendre la vie, pour la découvrir, pour la parcourir. Puis, un jour, quand le crépuscule se sera fait pour lui, il utiliserait ses dernières forces pour donner la vie à celui qui allait devenir lui.

Il savait que sa fin était là, dès son commencement. Mais il n'était pas triste. Il savait que celui qui avait été lui n'avait pas été triste avant de s'étendre. Alors, prenant dans les petites ailes tout le courage qu'il avait, il accepta la couronne. Il l'observa, regarda le chef d'œuvre de milliers d'ouvrières qui avaient donné leur existence pour que cet objet vive. Il y vit l'application de la nature à forger chaque pièce, à former un si petit trésor, pour concrétiser l'alliance nouvelle entre les cieux et la terre. Il la leva, et la retendit à ses hôtes. Pas un bruit ne fut fait. Le regard apaisant, plein de bonté, que donna le nouveau-né à ses pairs fut le seul discours. Recevant l'offrande, les ambassadeurs s'envolèrent. La fourmi, juchée sur le dos de la mésange, brandit le cadeau jusqu'au soleil. En un instant, une deuxième étoile naquit pour révéler la vérité qui venait d'être faite.

Sous l'arbre, tous étaient partis. Le temps avait repris vie. L'oiseau qui était né était adulte, et ses plumes, longues et tranchantes, battaient l'air pour saisir leur forme dernière. L'heure était venue. La vie l'avait voulue. Un dernier regard sur ses compagnons qui l'avaient si fidèlement élevés, et il s'élança. La sensation du vent était si agréable. Il le laissa entrer, gonfler ses ailes, le porter. La terre l'avait protégée, l'avait porté. Maintenant, c'était lui qui allait porter la terre, porter sa vie le long des courants aériens, aller où son instinct le guiderait.

Avant de partir, il survola, une fois encore, une dernière fois, le chêne et ses amis. Alors, en un instant, saisissant une des plumes de son beau plumage, il l'arracha, vint se poser sur la branche et, s'inclinant au plus bas, la déposa aux pieds de la mésange qui, avant même qu'ils ne se rencontrent, lui avait déjà accordé sa confiance. La fourmi, avec délicatesse, en retira un fin fil qui semblait sorti de la forge des dieux. Il fut serti dans une bague, un anneau unique, pour que quiconque se souvienne du sacrifice de la mésange et du geste de celui qui, tout juste né, avait déjà accepté de mourir pour que la vie continue. La mésange, prenant entre ses plumes ce présent, lâcha dans les airs son cri le plus clair, pour signifier à tous que le roi allait devenir roi. L'eau, la terre, l'air et le feu du soleil se rejoignirent alors pour

former l'immense arc-en-ciel. En son centre, entouré de couleurs, s'ouvrit une porte. Alors, sans se retourner, l'oiseau-roi déploya ses ailes, plongea dans le vide, et prit son dernier chemin, celui qui lui était ouvert depuis toujours.

La pluie s'arrêta. Le vent, triste et songeur, dissipa les dernières parcelles du passé. Les plumes juvéniles s'éparpillèrent, le nid s'émietta. Seul restait le dernier cadeau de la vie à la vie, la plume qui signait le pacte entre l'oiseau et ce monde, qui promettait le retour, pour placer sa vie future entre leurs vies.

La chambre

Vingt milles secondes se sont écoulées depuis que mes yeux ont quitté mon pays. Autour des murs de briques et de chaux, la fine couche de peinture a dû s'écailler, s'émietter peu à peu sous l'effet du soleil qui, pourtant, ne faisait qu'un bref passage entre les rideaux. Les cadres se sont défaits, laissant s'enfuir les images de mes souvenirs, les laissant tomber sur le sol, face contre terre, redevenus de simple morceaux de papier blanc. Pourtant, je vois toujours ces visages rieurs, ces instants figés, symboles de ces moments que j'ai décidé de fuir. Ils reposent contre les lames de bois, et c'est sans doute mieux, beaucoup mieux ainsi.

Dans cette chambre dans laquelle j'ai vécu, dans cette atmosphère un peu sèche, parfois pesante, je me souviens de ces milliers de petites choses qui avaient fait vivre mes nuits d'insomnie, ces nuits de rêves éveillés durant lesquels je m'évadais, changeais de peau. Tour à tour corps immobile de femme parfum, oiseau vagabond au milieu des tours du monde nouveau, je m'enfuyais, sans savoir pourquoi, de quoi, de qui. Je partais, devenais quelqu'un d'autre, peut-être pour le simple plaisir de ne plus me sentir enfermé dans cette pièce maudite qui emprisonnait mes songes.

La mini-chaîne posée sur la table, si massive contre le mur, d'où se diffusaient les musiques de mon enfance, avait rendu son âme un jour où elle était devenue tout pour moi. C'est ce jour là que j'ai compris la dépendance que j'avais entretenu pour toutes ces choses... ou plutôt, à quel point cette petite pièce, parfois si sombre, quelques fois tellement lumineuse, contenait tout ce que j'avais pu ressentir.

Elle était devenue le prolongement de mes mains, l'extension de mes souvenirs, la personnification de mon ombre. Sans elle je me sentais perdu, avec elle j'étais prisonnier.

Je me souviens de ce jour où, allongé, j'étais ici, sans l'être vraiment finalement. J'étais autre part, dans un univers qui ne venait que de moi, dont j'étais le centre et la périphérie. Le rouge des murs, la blancheur des rideaux, les multiples

couleurs, toutes s'étaient confondues pour ne laisser qu'un ton grisâtre, monotone, comme ces vieux films dont la pellicule, presque fondue, tente de toutes ses forces de résister à l'appel du temps. Je ne sentais plus mes jambes, ou mes bras. Je ne sentais plus mon corps. Il était parti pour se fixer dans les murs, s'imprégner de tout, en faire partie. Pour ne jamais la quitter, j'étais en train de devenir elle, avec ses fenêtres brillantes, les stylos tombés derrière le bureau, les morceaux de papiers griffonnés, les images figées. Mon cœur s'harmonisait, devenait dur comme le bois sous mes pieds, comme les poutres autour de moi. Le temps ralentissait sa course pour me faire aussi immortel que la pierre.

Ambivalence

Comme tous les moments comme celui-ci, mon cœur s'emballe. C'est une sorte de rituel dont je ne veux me défaire. Ce moment, je l'ai appelé l'ambivalence : où ce qui était silencieux prend la parole.

Parfois, des images me viennent qui n'ont aucun rapport avec le lieu, le temps où je suis. Ces formes, des sensations, traversent mes pensées, et derrière elles un peu de poussière brillante parsème mes souvenirs. Sont-ce des songes de moi-même ou de quelqu'un d'autre ? Je me suis souvent posé cette question pour trouver la solution à ces accès de passion ou de douleur, pour expliquer les raisons qui me font poser le genou au sol, pour essuyer les larmes qui me viennent.

Quand ça part, j'en oublie presque que cela a existé. Quand ça reste, ça envahit tout, de l'écorce des arbres aux grains du bitume. Tout prend une vie, tout devient la vie. Je me retrouve entouré de vie, et ça me donne envie de mourir tellement mon cœur hurle de toutes ces atteintes, de tous ces battements.

Ça pulse dans mon corps, comme si un nouveau cœur était apparu. Et d'avoir tant de vie en moi me fait mal. Je deviens Prométhée, attaché au socle du monde, condamné à subir la douleur.

Puis... cela s'arrête. Tout disparaît. Je peux à nouveau marcher.

Antarès

Sentir sous sa peau les fines bulles de la vie, les laisser parcourir le corps, s'enrouler comme le ferait une vague. Fermer les yeux pour ne penser à rien et laisser faire ce rien. Qu'aucune pensée ne vienne perturber le moment, pour que tout débute.

Laisser défilier les impressions, les sensations, les souvenirs, comme autant de flammes qui ravivent la vie, sans dévier son regard, posé loin devant. Et toujours ressentir les picotements, comme preuve de la vie qui ne s'est pas arrêtée.

Faire un pas, puis un autre. Ne jamais reculer, ne jamais regarder derrière soi. Ne penser qu'à ses choix, qu'aux raisons qui ont fait que l'on continue de marcher. Ne pas dévier, ne pas regretter.

Continuer son chemin, les yeux ouverts, en pensant à ce qu'il reste à accomplir. Puis, quand les pas s'alignent, quand les pensées sont fixes, que le choix est fait : avancer.

Le ciel est si bleu. Le bleu du ciel est si vrai. C'est vrai, et pourtant cela n'existe pas. Je le regarde avec dans mes mains creuses l'impression que je tiens une partie de l'air, qu'elle se forme en sphère, prête à disparaître. Puis je la sens qui se divise, qui remonte le long de mes bras pour inonder mon corps de chaleur. Mon corps devient à moi. J'imagine que dans mon dos une paire d'ailes naît, et je sens le courant du vent entre ses tissus. Je les fais se redresser, se libérer de leur propre illusion, et quand leur ombre, en majesté, embrasse ma route, je les referme, pour que mon rêve retourne dans les limbes.

Je sens une boule au creux de mon cœur. Elle palpite, elle veut sortir. Je lui dis qu'elle sera bientôt libre, qu'elle va pouvoir grandir, s'épanouir, mais que pour cela, elle et moi nous devons ne faire qu'un, avant de nous unir avec le réel. Souvent elle refuse, parfois, elle accepte. Quand j'ai son consentement, je ferme les yeux et je la laisse sortir de moi. Avec moi comme centre elle trouve sa propre existence, le centre de sa vie qui lui permet d'être ce qu'elle est. Elle grandit, et parfois, elle en vient à devenir aussi grande que le sol sur lequel je marche. La boule au creux de mon corps n'est pas bleue, ni rouge, elle n'a pas de couleur. Elle est là, sans que personne ne la voit.

Je souris. J'aime sentir la présence des bulles dans mon corps, des ailes dans mon dos, de la boule en moi. J'aime la chaleur qu'elles m'apportent, et la joie qu'elles me procurent. Elles sont mon image, elles sont moi. Elles sont une partie des rêves que je porte en moi. Et comme je peux les sentir, je sais qu'elles ne sont pas chimères. Je sais que leur présence est possible, que le futur sera peut-être pour elles.

Je continue de marcher. Je marche et je regarde devant. À mes côtés je sais qu'il n'y a personne. La chaleur que j'ai en moi est trop grande pour accueillir quelqu'un. Elle brûlerait. Je suis le seul à devoir brûler, je ne dois emporter personne avec moi.

Je marche, je n'arrête pas mon chemin. Je garde les yeux au loin et j'avance.

Mes mains ressentent encore les picotements des bulles, l'ombre de mes ailes et la chaleur de ma bulle. Ma vie n'a pas cessé.

Antarès 2

“Qui suis-je?”

Je suis ma propre illusion.

Ma propre illusion?

Oui, je suis moi et ce moi est une image de moi. Ce que je suis, c'est un amas d'informations, rien de plus.

Rien de plus ?

Non, rien de plus. Un être humain, pour pouvoir vivre, doit se voir, doit voir son futur.

Moi, je ne me vois pas, et je suis mon propre futur.

Peut-on vivre ainsi?

Oui, bien sûr. Autrement je ne pourrais pas écrire. Mais je ne suis rien d'autre qu'une image. Une image, c'est quelque chose que l'on voit, mais qui ne peut pas changer. Une image, c'est quelque chose qui peut aider à changer mais qui ne peut être autrement. Sinon, elle devient une autre image.

Je ne peux pas être juste une image. J'ai des personnes autour de moi qui me voient changer!

Elles me voient changer, juste parce que la lumière qui leur vient de moi est différente de celle qu'elles voyaient avant. Mais ce n'est pas moi qui change, c'est leur regard sur moi.

Mais pour que leur regard change, il faut bien que quelque chose en moi change aussi.

Non, c'est juste ma lumière qui les éclaire différemment.

Ma lumière?

Oui, ma lumière. Je suis une illusion, car ce que les gens voient de moi, ce n'est que la lumière qui vient de moi. Et comme je suis loin d'eux, les gens autour de moi mettent du temps à voir la lumière qui vient de moi.

Loin... d'eux?

Oui, loin d'eux. Je suis loin d'eux, et je suis content de cela.

Comment puis-je être content d'être loin des personnes que j'aime?

Parce que ce que je vis, comment je vis, ne peux pas permettre que des personnes que j'aime le partagent.

C'est triste.

Oui, c'est triste, et c'est heureux en même temps. Ce qui serait triste c'est que les personnes que j'aime souffrent de ma présence. Là, ça serait triste.

Mais quelqu'un qui m'aime ne souffrira pas de ma présence; c'est de mon absence

qu'ils souffriront.

Peut-être... peut-être pas. Ce qu'ils vivront sera toujours heureux s'ils font le choix de vivre heureux. Alors que ma présence, à côté d'eux, pourrait les obliger à agir différemment et briser leur bonheur.

Mais cela marche aussi dans l'autre sens. Ma présence à leur côté pourrait être une source de joie, et mon absence une cause de tristesse.

Oui, et c'est pour cela qu'il me faut être loin d'eux en permanence, pour ne pas que mon absence leur pèse.

Je ne comprends pas. Pourquoi m'éloigner d'eux?

Parce que je suis moi.

Qui je suis?

Je suis une illusion.

Non, je ne suis pas une illusion.

Si, je suis une illusion. Une illusion n'a pas de futur en commun avec quiconque. Je suis une illusion.

Mais il serait si simple que j'aies un futur avec quelqu'un? Pourquoi ne puis-je pas avoir cela?

Parce qu'avoir cela voudrait dire que j'accepte le monde tel qu'il est. Et si je l'accepte, créer n'aura plus d'intérêt. Je ne peux pas créer si le monde dans lequel je suis me comble. Créer est pour moi un moyen pour oublier ce que je vis, pour trouver des solutions à ce que je vis. Sans obscurité, ma lumière ne peut pas éclairer. Ma lumière est petite, et je suis loin. Si j'étais plus près du monde, elle serait trop forte et brûlerait ceux qui seraient à côté. Je dois être loin pour pouvoir briller et briller encore, pour tout faire afin que l'on me voit et, quand je pourrai enfin brûler de tout mon éclat, je m'effondrerai. Mais personne ne le verra, car ma lumière ne sera pas encore arrivée jusqu'à eux.

Mais ce n'est peut-être pas ce qu'ils veulent?

Peut-être pas. Car ce qu'ils veulent, c'est vivre heureux. C'est le but de chacun. Et mon but à moi, c'est de les voir heureux. On compose son bonheur selon les notes de son présent. Ma présence, cette petite note, ne leur manquera pas, puisqu'ils n'auront pas eu le temps de s'y habituer.

Je serais heureux du bonheur des autres? Je serais une sorte de vampire? Pas question!

Non, je ne suis pas vampire. Un vampire vit de la vie qu'il prend. Moi, je vis de la vie que je peux donner.

Je suis orgueilleux, égocentrique!

Peut-être. Mais personne n'est là pour en souffrir. Je me suis éloigné pour que cela ne provoque aucune souffrance. Je les aurais brûlés si j'avais été trop prêt.

Je suis triste.

Je peux. La tristesse est une manne qui abreuve le sol et faire naître la vie car elle

donne la force d'aller au-delà d'elle-même. La tristesse est une suicidaire et doit le rester.

Pourtant ce n'est pas ce que je fais.

C'est vrai, et pourtant c'est faux. Elle est moi nous sommes pareils.

Pourquoi?

Parce que je suis moi.

Qui suis-je?

Je suis ma propre illusion.